

Quelques remarques à propos de l'exploitation de la faune sauvage dans l'industrie de l'os néolithique du sud-est de la France (Languedoc oriental, basse vallée du Rhône, Provence)

*Ingrid SÉNÉPART**

RÉSUMÉ

Dès l'apparition du Néolithique, l'industrie de l'os passe d'une exploitation des supports de faune sauvage à une exploitation quasi exclusive des supports de faune domestique. C'est la conséquence banale de la domestication de certaines espèces. Ce fait aurait pu signer la fin de l'utilisation de la faune sauvage, or il n'en n'est rien. Sans prétendre égaler le poids de la faune domestique dans l'élaboration de l'industrie de l'os, les supports pris sur faune sauvage restent présents (6 %). En revanche, le comportement des hommes préhistoriques vis-à-vis de cette matière première évolue dans le temps et/ou dans l'espace.

Un certain nombre de faits peut rendre compte du rôle que la faune sauvage est appelée à jouer désormais dans ce domaine spécifique tout au long du Néolithique.

Tout d'abord on peut constater une certaine équivalence entre les espèces domestiques et les espèces sauvages, en particulier durant le Néolithique ancien et moyen. Cette situation dure jusqu'à ce qu'une limite entre sauvage et domestique soit définitivement établie, c'est-à-dire au Néolithique final. On peut ensuite voir que le nombre d'espèces sauvages représentées dans les supports d'industrie tend à se réduire, cette tendance aboutissant progressivement à répondre à une demande unique : le bois de cervidé. Enfin, l'observation des supports montre que la faune sauvage est graduellement évacuée de l'aire du domestique mais qu'elle conserve un rôle prépondérant dans tout ce qui touche de près ou de loin le domaine de l'apparence (parure) ou de la relation à la nature sauvage.

ABSTRACT

Since the early Neolithic, the bone industry changes from exploitation of wild fauna blanks

* ERA 36 du CRA-CNRS, 15 rue Marengo, 13006 Marseille.

to almost exclusive exploitation of domestic fauna blanks. This is the normal outcome of domesticating certain species. This fact might have marked the end of wild fauna utilisation, but nothing of the sort happens. Not claiming equality with the weight of domestic fauna in the bone industry elaboration, the blanks from wild fauna keep on existing (6 %). In return, prehistoric men's behaviour towards this raw material evolves in time and/or in space.

A number of facts can account for the rôle which is to be played henceforward by wild fauna in this specific field throughout the Neolithic.

First, some equivalence is evident between domestic and wild species, particularly during the lower and middle Neolithic. Such a situation lasts till a limit between wild and domestic is definitely established, at the end of the Neolithic. Then it can be seen that the number of wild species represented in industrial blanks tends to diminish, this tendency leading progressively to meet a single demand, horn. Lastly, observation of the blanks shows wild fauna to be gradually ousted from the domestic area, while keeping a leading part in what concerns, directly or indirectly, the field of appearance (ornamenting) or of relationship with wild nature.



Les supports et les espèces sauvages dans l'industrie de l'os néolithique du sud-est de la France

Au Néolithique ancien, la faune sauvage représente 8 % des supports d'industrie de l'os. Elle est présente dans toutes les catégories de supports et d'outils. Elle est fournie par la chasse mais aussi par la pêche ou par la collecte. Parmi les espèces rencontrées dans l'industrie osseuse on peut citer l'aurochs (ulna), le cerf (côtes, os longs), quelques oiseaux malheureusement non identifiables (os longs) et, pour le domaine marin, les moules, *Triton nodifer* (fig. 1), la raie pastenague pour son aiguillon. Outre ces espèces on remarque la présence de dents de castor ou de suidés dont les rôles (outils ou parures) ne sont pas toujours nettement définis. En revanche, on note l'absence du chevreuil et des carnivores (loup ou renard).

Il n'existe pas de différences notables entre Provence et Languedoc. On peut seulement observer sur certains sites (Lombard (Alpes-Mar.) (Sénépart, 1992) et Jean Cros (Aude)) (Camps-Fabrer, 1972) un pourcentage un peu plus élevé de faune sauvage parmi les supports osseux d'industrie osseuse.

Au Néolithique moyen, la faune sauvage (6,5 %) en tant que support d'industrie de l'os est présente sur tous les types de gisements. En règle générale, les chasséens utilisent des supports osseux tirés en priorité du cerf (côtes, tibias, métapodes) et dans une moindre mesure du chevreuil (métapodes). Enfin, en tant que matière première d'industrie le cerf est connu sur tous les sites (fig. 1) tandis que le chevreuil est beaucoup plus rare, observé surtout dans les gisements de moyenne altitude et toujours en petite quantité (1 ou 2 éléments) (Sénépart, 1992). Les autres supports osseux d'animaux sauvages font figure d'exception : les os des carnivores sont employés en tout petit nombre sur quelques sites (Le Trou Arnaud (Drôme) : fémur de loup) (Sénépart, 1992) (fig. 2), les os d'oiseaux sont absents, et seules les défenses des sangliers sont exploitées, surtout comme parure. Enfin, on note l'apparition d'une nouvelle espèce parmi les supports d'industrie : le lapin, dont les os (tibias) sont connus dans le Chasséen du Languedoc oriental (Camps-Fabrer, 1985).

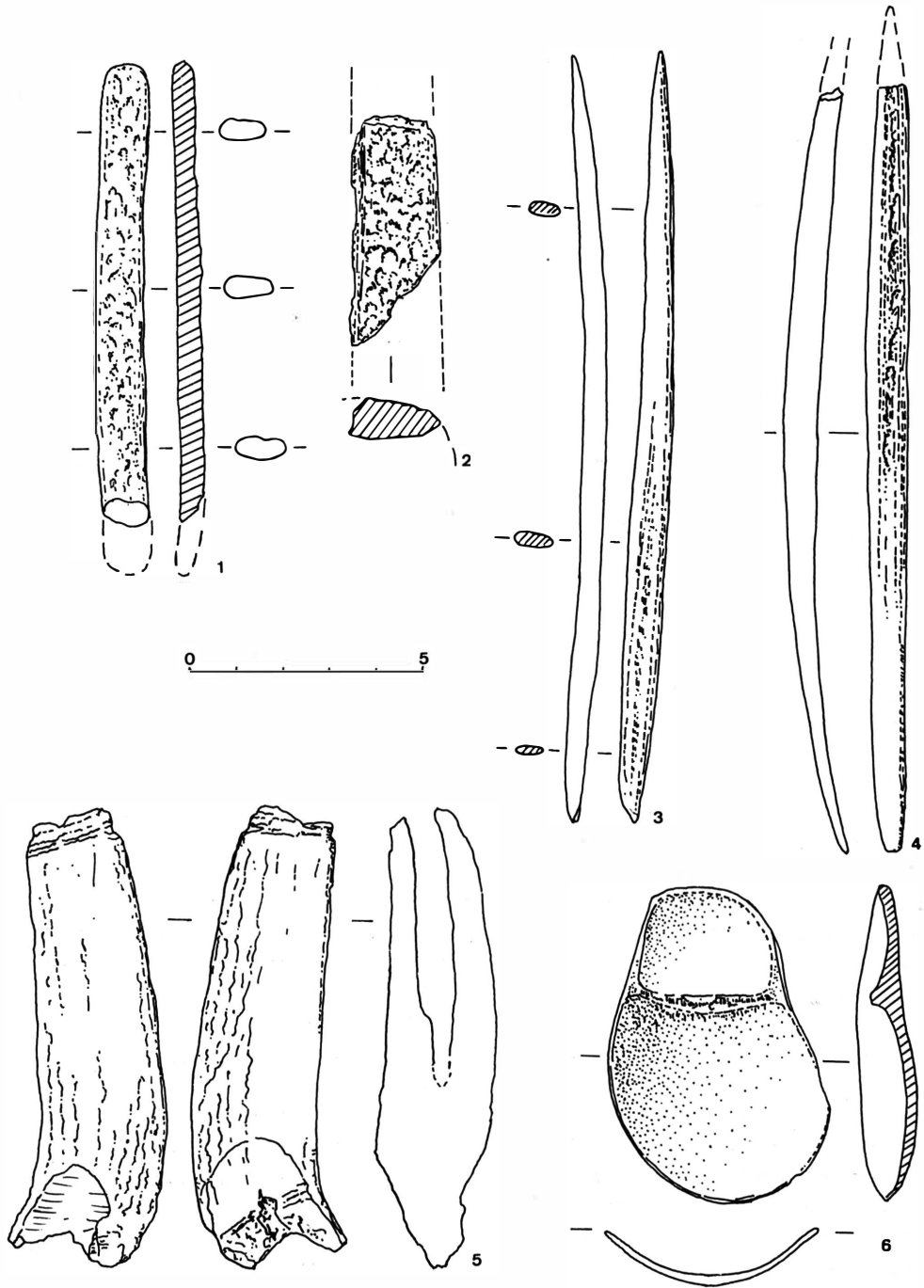


Fig. 1. 1. Baguette en bois de cervidé. 2. Pièce technique en bois de cervidé. 3 et 4. Sagaies en bois de cervidé. 5. Ébauche de manche en bois de cervidé. 6. Cuiller en coquillage (*Triton nodifer*). Fontbrégoua (Var). 1 et 2. Chasséen. 5. Préchasséen. 3, 4 et 6. Cardial.

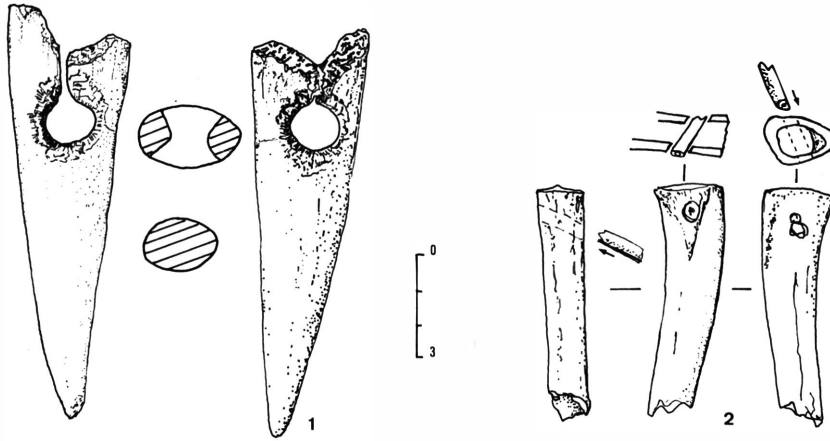


Fig. 2. 1. Outil en bois de cervidé. 2. Manche ? pris sur fémur de loup. Le Trou Arnaud (Drôme), Chasséen.

Le Néolithique final rompt avec les habitudes des périodes précédentes. Dans les supports d'industrie osseuse, la faune sauvage (7,5 %) est surtout représentée par le bois de cervidé. Selon les régions, son importance est variable. Le Languedoc, par exemple, se distingue de la Provence et de la basse vallée du Rhône par un emploi plus massif de ce matériau : c'était déjà le cas durant le Chasséen (Sénépart, 1992). Ainsi, le bois de cervidé est présent sur tous les sites du Fontbouisse, et surtout dans le Saint-Ponien (Guiraud, 1960). En revanche, en Provence et en basse vallée du Rhône l'emploi du bois de cervidé est plus sporadique (Claparouse, La Balance (Vaucluse), Combe-Obscure (Ardèche)) (Sénépart, 1992). Enfin, le bois peut provenir de bois de chute et non plus seulement de la chasse. En dehors du bois de cervidé, le tibia de lapin reste l'unique support de faune sauvage utilisé dans l'industrie osseuse. Il est attesté à l'aven de la Boucle (Gard) (Sénépart, 1992) et connu sur plusieurs sites du Fontbouisse (Terruge, Gard) (Sénépart, 1992) ou du Chalcolithique provençal (Sanguinouse, Fraischamp, Vaucluse) (Sauzade, 1983), dans une zone géographique englobant le nord du Gard et du Vaucluse et le sud de l'Ardèche (Sauzade, 1983 ; Gutherz, 1975) (fig. 3).

En bref, la proportion de faune sauvage dans les supports d'industrie ne semble pas avoir beaucoup varié d'un bout à l'autre du Néolithique. En revanche, on constate un changement d'ordre qualitatif. Ce changement, progressif, ne s'est opéré qu'à la fin du Néolithique moyen, lorsque le bœuf supplante le cerf, jusque-là équivalents dans l'apport de supports osseux. Alors qu'auparavant la faune sauvage, et les grands ruminants en particulier, conservent un rôle important dans l'élaboration de l'industrie de l'os, à partir de la fin du Néolithique moyen la fonction assumée par la faune sauvage revient à fournir un produit unique : le bois de cervidé. Celui-ci est dorénavant la matière animale la plus recherchée parmi la faune sauvage, et l'espèce sauvage dans les supports d'industrie ne tendra à n'être valorisée qu'à travers elle. A l'exception du cas du bois de cervidé, les supports osseux issus d'espèces sauvages ne sont plus que des ressources d'appoint pour la fabrication d'outils en os. Il ne faut pas penser pour autant que le bois de cervidé soit

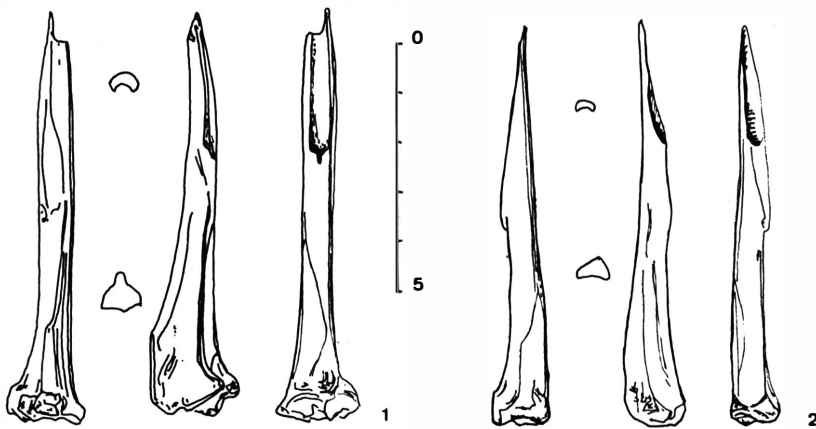


Fig. 3. 1 et 2. Pointes prises sur tibia de lapin (*Oryctolagus cuniculus*). Aven de la Boucle (Gard) (Néolithique récent).

une matière première extrêmement précisée dans le Sud-Est. Même au Néolithique final, le midi de la France ne connaît pas l'engouement pour le bois de cervidé des civilisations de l'est de la France et de la Suisse à la même époque.

L'équivalence entre espèces sauvages et espèces domestiques

Dans le domaine de l'industrie de l'os, il semble que la dissociation entre espèces domestiques et espèces sauvages se soit faite assez lentement. Cette hypothèse peut être déduite des équivalences existantes et perçues apparemment comme telles par les néolithiques entre certaines espèces domestiques et sauvages. Les raisons pour lesquelles ces équivalences sont opérantes ne nous sont pas connues. Est-ce l'identité anatomique des supports, hypothèse la plus simple, ou une correspondance symbolique entre le sauvage et le domestique ? Nous ne le savons pas. Il reste que jusqu'au Néolithique moyen certains outils sont indifféremment fabriqués sur des supports d'espèces sauvages ou domestiques : ce sont le cerf et le bœuf, de tailles équivalentes à cette époque, qui fournissent des côtes pour faire des lissoirs, des os longs pour fabriquer des outils biseautés, tandis que les chevreuils, les chamois, les moutons fournissent les métapodes pour la confection de pointes.

Bœufs et cerfs

Au Néolithique ancien, le bœuf et le cerf sont présents à travers leurs supports sur tous les sites sans distinction d'écosystèmes. Au Néolithique moyen, on observe sur certains sites de plaine une préférence pour le bœuf et sur les gisements de moyenne

altitude une préférence pour le cerf. La séparation, toutefois, n'est pas toujours très nette. Au Néolithique final, le cerf, à l'exception de ses bois, ne fournit plus de support osseux aux industries de l'os. On peut voir là les conséquences ultimes de la domestication du bœuf et le recul important de la chasse au profit de l'élevage.

Moutons et petits ruminants sauvages

Dans le sud de la France, l'équivalence pour l'industrie de l'os entre les métapodes de moutons et ceux de petits ruminants sauvages est un phénomène marginal, car 99 % des supports employés sont fournis par le mouton. Certains exemples montrent d'ailleurs que les métapodes de petits ruminants sauvages sont des supports de substitution destinés à pallier le manque de métapodes de moutons (cas probable de la grotte Lombard (Alpes-Maritimes), Néolithique ancien)) (Sénépart, 1992). Dans le sud, et contrairement au nord de la France (Danubien), la recherche de pointes longues n'a pas été une priorité ni fonctionnelle ni culturelle (Sidéra, 1989), aussi n'a-t-on pas eu recours systématiquement aux métapodes de chevreuil. L'équivalence existe surtout au Néolithique moyen, moment où le métapode de petits ruminants est très valorisé et où les métapodes de chevreuils servent de supports aux poinçons à épiphyses en poulie.

La faune sauvage est progressivement exclue de la sphère du domestique

Avec la domestication apparaît la « domestication » ou la « sociabilisation » définitive de l'outil dans la mesure où, dans un premier temps de manière progressive, puis de façon définitive, celui-ci est séparé du monde sauvage. Par monde sauvage on entend tout ce qui n'appartient pas à l'espace domestique, et en effet, avec l'emploi des os des espèces domestiques, l'outil perd le lien qui le liait à ce monde, celui qui lui avait fourni un support privilégié pendant de longs millénaires.

Pour expliquer le choix des os des espèces domestiques dans l'élaboration des outillages osseux on peut avancer l'idée de leur proximité avec les communautés humaines et en sous-entendu la loi du moindre effort. Il y a sans doute dans cette explication une certaine part de vérité mais nous proposons à titre d'hypothèse un autre type d'interprétation qui n'est pas contraire mais plutôt complémentaire à la précédente. Choisir les espèces domestiques, c'est s'affranchir d'autant des conditions encore imposées par le monde sauvage, contre lequel on peut se croire en lutte. Dans cette période où s'instaure un nouveau rapport de force entre l'homme et la nature, cette volonté apparaît naturelle. Le choix des os du mouton comme support d'industrie, comme de ceux du bœuf, pourrait bien être l'exemple de cette volonté de séparer désormais ce qui appartient aux hommes et ce qui reste du domaine de la nature sauvage.

Le choix des os du mouton et, en un sens plus large, de ceux des espèces domestiques marque donc une véritable rupture au sein des anciennes sociétés de chasseurs-cueilleurs, tandis que le choix de ses supports pour l'élaboration de l'outillage

domestique fonde l'appartenance de ces populations au monde néolithique. Dans le sud-est de la France, en Provence plus particulièrement, le Néolithique moyen/chasséen, période où l'on situe les premières véritables répercussions de l'élevage et de l'agriculture sur l'environnement (Thiébaud, 1988 ; Vernet, 1987), est le moment où sont atteintes pour la première fois les conditions optimales d'utilisation des matières premières animales fournies par des espèces domestiques. Dans le domaine des industries osseuses, la rupture entre le monde sauvage et le monde domestique, entre l'homme prédateur et l'homme producteur, en germe pendant tout le Néolithique ancien, est désormais accomplie. Cependant la pleine jouissance de cet acquis ne s'effectuera qu'à partir du Néolithique final.

Que devient la faune sauvage ? Quel est son rôle désormais ?

Dans le midi de la France, il est intéressant de noter que la plupart des animaux sauvages fournissent surtout des supports pour la parure. Ainsi, les carnivores, les oiseaux et les suidés ont une importance certaine dans l'élaboration de la parure, c'est-à-dire dans tout ce qui touche au domaine de l'apparence. Les carnivores, dont on peut souligner l'absence dans les industries osseuses, sont fortement présents dans le domaine de la parure (dents, peaux ?, griffes ?). Il en est de même des suidés, dont les dents, très recherchées, font parfois l'objet d'imitations en os (grotte de l'Église supérieure, Var, Chasséen) (Sénépart, 1992), et des oiseaux, dont les os servent à la fabrication de tubes d'enfilage et dont on utilise probablement les plumes (Villette, 1987). De tous, seuls les ruminants (cervidés ou capridés) possèdent un statut particulier. Durant un moment, en raison d'une équivalence dont il a été fait mention plus haut, ils participent des deux domaines, à l'élaboration de l'outillage domestique (pointes, lissoirs et ciseaux) en même temps qu'à celui de la parure (épingles sur métapodes de chevreuil, perles ou pendeloques en bois de cervidé). L'équivalence disparaissant, les ruminants sauvages ne fournissent plus dans la sphère domestique qu'une seule matière première : le bois de cervidé (et non la ramure). Les os du squelette post-cranien ne sont plus utilisés. Cette distinction a son importance dans une société qui valorise et utilise à travers ses outils les supports anatomiques entiers et reconnaissables.

Si l'emploi des os des espèces domestiques fonde l'appartenance du groupe au Néolithique et en constitue une affirmation, en revanche, l'emploi d'éléments fournis par la faune non domestique dans la parure, dans l'exercice de l'apparence, marque peut-être encore ce qui permet de s'identifier à la nature sauvage.

Conclusion

Au Néolithique, les os des espèces sauvages sont exclus progressivement de l'industrie osseuse. Cependant, la faune sauvage conserve sa place dans l'élaboration des parures, domaine qui fait d'elle un relais entre deux mondes qui tendent à s'éloigner de plus en plus.

Ce rapide tour d'horizon nous a permis d'ouvrir quelques pistes nouvelles en ce qui concerne le rôle de la faune sauvage dans le domaine des productions humaines du Néolithique du sud-est de France. Il demande des approfondissements certains. Espérons que ces premières tentatives ne resteront pas sans suite.

Bibliographie

- CAMPS-FABRER H., 1979.– L'industrie osseuse de l'abri Jean Cros. *L'abri Jean Cros*. Centre d'anthropologie des sociétés rurales, Toulouse, p. 185-196.
- CAMPS-FABRER H., 1985.– L'industrie de l'os chasséenne en Languedoc, *Travaux du LAPMO*, étude n° 2, texte multigraphié.
- GUIRAUD R., 1960.– L'industrie de l'os et de la corne dans le Saint-Ponais. Travaux de l'institut d'art préhistorique, Faculté de Toulouse, t. 9, fasc. 3, p. 53-62.
- GUTHERZ X., 1975.– *La culture de Fontbouisse, recherches sur le Chalcolithique en Languedoc oriental*. ARALO, Caveirac, 120 p.
- SAUZADE G., 1983.– Les sépultures du Vaucluse du Néolithique à l'Âge du Bronze. Études quaternaires n° 6. Éd. du Laboratoire de paléontologie humaine et de préhistoire, Paris, 268 p.
- SÉNÉPART I., 1992.– *Les industries en matières dures animales de l'Épipaléolithique au Néolithique final dans le sud-est de la France*. Thèse de doctorat, Paris X-Nanterre, 3 vol.
- SIDÉRA I., 1989.– *Un complément de données sur les sociétés rubanées. L'industrie osseuse de Cuiry-les-Chaudardes*. BAR, Oxford, 110 p.
- THIÉBAULT S., 1988.– L'évolution des relations hommes/milieu végétal au Néolithique dans une région périméditerranéenne : l'apport des charbons de bois. *Pact*, n° 22, IV, p. 245-257.
- VERNET J., 1987.– Écologie des premières communautés paysannes méditerranéennes. *PCPMO*, Montpellier 1983, Éd. du CNRS, Paris, p. 747-748.
- VILETTE P., 1987.– L'avifaune de quelques gisements du Néolithique ancien dans le Midi de la France, Essai de synthèse. *PCPMO*, Montpellier, Éd. du CNRS.

Discussions

Y. Lignereux : Est-ce que cette évolution/tendance (vers la non-utilisation des os des animaux sauvages pour l'industrie) est définitive d'après vos documents ?

I. Sénépart : Définitive, elle l'est au moins en ce qui concerne le midi de la France, et ce jusqu'à la fin de l'Age du Bronze. Pour ce qui est des périodes historiques, il semble que l'on utilise également des supports provenant d'espèces domestiques. Cela est plus ou moins corroboré par le fait que les boutiques des artisans travaillant l'os sont installées près des bouchers ou des équarisseurs. Les principaux supports utilisés sont le plus souvent des os de bœuf et de cheval. Mais il peut toujours y avoir des exceptions. Le bois de cerf par exemple est toujours utilisé, en particulier les bases de merrains, qui servent de pendentifs. Toutefois, à partir de ces périodes, l'os en tant que matériau provenant d'espèces domestiques ou sauvages est plutôt utilisé à des fins décoratives ou ornementales. Il redevient le support possible d'un certain « art » (manches, épingles, jetons, dés, placages de coffres, de lits, etc.). Il n'est plus employé pour l'« industrie » au sens où on l'entend en préhistoire, parce que dans ce domaine il est largement remplacé par le métal. Seules quelques catégories d'objets échappent à cela : les aiguilles et, dans une moindre mesure, les cuillers et les lissoirs. La tendance que l'on pouvait observer durant le Néolithique est en quelque sorte court-circuitée par l'apparition du métal.

Y. Lignereux : Si je vous pose cette question, c'est parce qu'on a retrouvé, à Saint-Bertrand-de-Comminges (période gallo-romaine, 40 av. J.-C. à 15 ap. J.-C.) des métapodes (certainement métatarses) de cerf traités comme leurs homologues de bœuf : ils étaient taillés en prismes longs de section carrée, centrée sur le canal médullaire. L'utilisation précise de ces ossements d'artisanat reste pour moi à déterminer.

I. Sénépart : Il se peut que vous ayez des éléments de charnières. Ces éléments sont régulièrement taillés dans des métapodes de bœuf, de cheval, et débités en série selon un module prédéterminé. Ils sont ensuite entièrement régularisés, ce qui rend leur détermination anatomique très difficile. Le fait qu'à Saint-Bertrand-de-Comminges il y ait eu également des métatarses de cerf est un élément en faveur d'une équivalence de supports entre le bœuf et le cerf. Pour interpréter ce fait, il faudrait connaître les habitudes alimentaires des habitants de Saint-Bertrand-de-Comminges et voir si le cerf est une composante de ces habitudes, auquel cas la présence de ces supports dans les rejets de boucherie servant de matière première aux tabletiers ne serait pas surprenante. Dans le cas contraire, il serait très intéressant de pousser l'analyse de manière à tenter de comprendre le rôle du cerf comme support dans l'industrie de l'os gallo-romaine. Il ne faut pas oublier que le cerf, en tant que symbole, jouait un rôle très important dans l'imaginaire des Celtes.

F. Poplin : Dans votre exposé, vous avez mis dans l'ordre les bois de cerf, les défenses de sanglier et les coquilles. Cet enchaînement est révélateur de la perception profonde, « instinctive », de ces défenses à la fois comme cornes et comme matériau émaillé, dur. Il est important que les suidés mâles soient vus comme des bêtes à cornes qui ont leurs cornes dans la bouche. Cela est universel : par exemple, le babiroussa du Sud-Est asiatique (Moluques), dont les canines montent haut au-dessus de la tête, a un nom qui veut dire cochon-cerf (sa traduction allemande *Hirscheber* signifie *suidé mâle-cerf*). Marie-Christine Grasse nous a montré dans ce colloque une figuration de chevrotain porte-musc de Kirchère (Amsterdam, 1670) qui tire sur le cochon (ce volume) ; or, le chevrotain est comme un cervidé sans bois à longues canines, se rapprochant en cela de l'image mentale du suidé mâle. Quand on sait que l'éléphant aussi peut être perçu comme une bête à cornes, en raison de l'assimilation de ses défenses à des cornes (sa première désignation latine est *bos lucanus*, bœuf de Lucanie pour cette raison), on comprend qu'il y ait accolement entre éléphant et suidé mâle, ce qui explique l'étymologie d'*ivoire* (*ebur* en latin) à partir de ce suidé (*Eber* en allemand, par exemple).